

LE CLUB FAIT SON MARATHON

Roger Mann sur les routes du Sud

ROMAN COLLECTIF – PRINTEMPS 2008



QUI EST ROGER MANN ?

Du 20 mars au 25 mai 2008, le Club de la Communication Toulouse Midi-Pyrénées a fait *son* Marathon des mots en proposant à ses adhérents l'écriture d'un ouvrage collectif.

L'IDEE,

JOUER ET PRENDRE DU PLAISIR A FAIRE COURIR LES MOTS

Nous avons proposé aux professionnels de la communication de Midi-Pyrénées d'écrire un carnet de voyage retraçant le périple d'un personnage imaginaire, Roger Mann, dans « les suds », thème de l'édition 2008 du Marathon des mots (www.lemarathondesmots.com).

Ce roman est l'œuvre collective de tous ceux qui, seuls ou à plusieurs, en ont écrit l'un des chapitres en suivant un ensemble de règles du jeu (en annexe).

Car il s'agit avant tout d'un jeu.

PARTICIPER

Tout a commencé par un atelier d'écriture le 20 mars 2008, animé par Isabelle Gervais (Le petit atelier des mots) et Marielle Garrigues (Autre voie).

Pour ceux qui n'ont pas assisté à l'atelier d'écriture, participer a pu se faire par l'entremise du blog : leclubfaitsonmarathon.wordpress.com

L'AMBITION

Voir la lecture de ce carnet de voyage programmée dans le cadre du Marathon des mots 2008 d'une part, éditer l'ouvrage d'autre part.

Le carnet de voyage de Roger Mann a figuré au programme officiel du Marathon de mots. Une sélection des chapitres a été livrée dans le cadre d'une lecture publique, jeudi 12 juin.

L'EQUIPE DU CLUB FAIT SON MARATHON :

FRANÇOISE COUVRY-VENTELON,
ISABELLE DUCHAMP,
MARIELLE GARRIGUES,
ISABELLE GERVAIS,
JANNICK SER.

REMERCIEMENTS

Merci à Mahmed du restaurant "Dar Diaf" - 10 rue Maletache à Toulouse qui nous a accueillis et préparés un repas aux saveurs d'Alger : la ville invitée du Marathon des mots cette année. La boucle est bouclée...

Merci à Bernard Azè pour son soutien logistique et son humour.

Merci à Dalia Hassan, directrice associée du Marathon des mots et à Raphaëlle Rivière qui nous ont accordé leur confiance dès les premiers chapitres de ce roman improbable.

Merci à Ilan Lévy, directeur de la programmation de l'espace Hébraïca pour son accueil chaleureux.

Merci à Tony Ser pour son reportage photographique lors de la lecture publique (photos à voir sur le blog leclubfaitsonmarathon.wordpress.com)

Et merci aux 26 auteurs, amateurs pour l'immense majorité, tous enthousiastes, qui ont su s'emparer de la vie de Roger Mann sur les routes du sud.

Aller simple sans retenue	5
Les liens du sang	7
Zanzibar - Sidi Bou Saïd	8
Mais où es-tu ? De Sidi Bou Saïd à Beyrouth	9
Sur les traces de mon amour perdu	10
Trajectoire numéro 536h	11
Puis-je te quitter ?	13
Meetic Roger Mann... - De Cuq-Toulza à Tanger	14
La foulée IRL du masai,	15
de Toulouse à Gibraltar	15
Tanger - Gibraltar	16
A Lisbonne	17
Le messenger d'Alcatraz	18
Au coeur de la Cinémathèque	19
D'Izmir au Caire en passant par Alexandrie	20
Le Caire – La Cinémathèque, via Alexandrie et Assouan	21
Le parfum du datura	22
Alger - Dar Diaf	23
Dar Diaf - Station des Minimés	24
Sur l'écran noir... ..	25
Syracuse, Sicile, Italie – Toulouse, cinémathèque.	25
Coup de chaud pour Roger Mann.....	26
De Smyrne au Mont Olympe.....	27
Le bel oiseau blanc.....	30

ALLER SIMPLE SANS RETENUE

O n y va tout droit.
Cette phrase me hante, me harcèle... Envie de casser les codes qui me lient à la société moderne et conformiste. Aujourd'hui c'est décidé, je fonce !

Je prends mes clics, mes claques et je pars à l'aventure ; le ciel, les étoiles, le monde sauvage*, me voici.

Garance construit sa vie à Paris, ma femme n'est plus. Je m'envole ! Ce soir, je me mets à nu... Dans le plus simple appareil, je claque la porte, serrure trois points sans poignée –retour peu probable-. Mon inconscience fébrile me dicte : "surtout ne te retourne pas* !" !

Je m'élanche dans les 15 000 pas* qui me relient au quai du métro, station Claude Nougaro, située en face de mon appartement. Il est 22 heures, la rue est quasi déserte. Seuls les badauds sortant du théâtre ou des restaurants alentour s'engouffrent dans les entrailles de la Dame Rose.

Regards furtifs, gauche, droite, ma pudeur me freine encore. Après tout, c'est ce soir ou jamais... C'est parti, je me lance dans une course effrénée. Je saute le tourniquet, descends les escaliers quatre à quatre, le métro est à quai, la bouche béante, prête à m'engloutir.

Je m'engouffre, les portes se referment. Enfermé, le doute s'installe. Les regards moqueurs et interrogateurs des quelques passagers présents me renvoient au rangement "petites cases" du genre humain. Station suivante, les portes s'ouvrent. Je file, je fuis la lourdeur inspirée par ces regards. Je cours, franchis les marches, les tourniquets, méduse le gardien des précieux sésames. Enfin l'air frais, je respire, je cours toujours plus vite, fendant les klaxons, sifflets, insultes et autres quolibets. Je cours oui, mais dans quelle direction, pourquoi, après quoi ? Ma liberté ?

Je m'arrêterai lorsque j'aurai des réponses à tout ça.

Je dévale l'avenue H. Serres, les zigzags entre les déjections canines me vaudraient un titre de champion du monde de slalom. Hop ! un saut de sans-abri, je ne manque évidemment pas de retomber sur la patte de son fidèle compagnon qui m'arrache un morceau de mollet. Aucune douleur, ivre de bonheur, je pense que c'est ça la vie heureuse* : Roger Mann, insaisissable, insouciant, jamais je n'aurais pensé ça de moi.

Carrefour Arnaud Bernard, je m'arrête et fixe mon attention sur l'horloge centrale qui s'affole. Sa grande aiguille trotte à vive allure dans le but unique de rattraper sa petite sœur.

À nouveau, l'ivresse m'envahit. Une idée me vient : m'accrocher à la grande aiguille tel un marteau à son lanceur, avec un peu de chance, je serai propulsé vers un endroit inconnu par là, un peu plus au sud. Je saute, m'agrippe et me laisse porter par la grande folle. Mes bras se tendent, mon corps se raidit, je me laisse embarquer. Le mouvement s'intensifie, de plus en plus vite, je m'abandonne, je délègue au hasard la primeur de ma chute.

PLAF ! On dirait l'atterrissage. Immédiatement, deux masses me collent le corps contre les pavés. Ils devraient être glaciaux -dans mon état- mais je ne sens rien. J'ouvre les yeux, une horde de "dans la loi" m'encerclent. Deux d'entre eux me maintiennent face contre terre. Dans le brouhaha digne d'une ruche, j'entends : Ça y est on le tient, l'Adam Volant !

Adam Volant ? Était-ce moi que l'on nommait ainsi ? Je lève la tête le plus haut possible, pour comprendre ce qu'il m'arrive. Et là, stupeur, "POLICE NATIONALE", Commissariat Central, boulevard de l'embouchure. La force centripète n'a pas perdu le nord en m'éjectant... Tant pis pour le sud, ça aurait été bien !

« Compte tenu du préjudice visuel et de la potentielle dangerosité de l'individu appréhendé, je vous invite à conduire cet énergumène au Palais de Justice. Passez-le en comparution immédiate, pour outrage envers les Toulousains. Nous avons enregistré trente et une plaintes, ça suffit à l'embarquer. »

Quatre bluesmen me remettent sur pied et me jettent avec pertes et fracas dans un fourgon.

Hagard, je suis le mouvement imposé par cette vague bleu nuit. Le fourgon me saisit et me digère

aussitôt. Il s'élance, c'est reparti, me voici embarqué dans une course poursuite contre la morale. Plus vite arrivé, plus vite jugé, plus vite réglé ce souci de conscience.

À peine le temps de souffler, me voici face à l'usine à condamnations. Mon rêve de liberté s'échappe de plus en plus. À trop chercher la liberté, elle finit par nous échapper.

On me conduit dans les méandres de cette forteresse du jugement. On monte, on descend, on passe de l'ombre à la lumière, on tourne à gauche puis à droite, on remonte, on vire à nouveau à droite, dernier virage à gauche et le passager indésirable est enfin débarqué.

« Monsieur le Juge, voici un individu fou volant qui se dit metteur en scène de mots et d'images, je pense que les faits parlent d'eux-mêmes... »

Même pas un avocat pour plaider ma cause, pensais-je.

Le juge d'une corpulence impressionnante, certainement accentuée par la contre-plongée, ausculte chaque centimètre carré de mon corps et se nourrit de chacune de mes réactions. Informations prises, il saisit son maillet gigantesque à pleines mains et tape violemment une fois, puis deux fois et enfin trois fois... et s'écrie : « Vous êtes condamné à vous réveiller ! »

Pola Crema

LES LIENS DU SANG

O n y va tout droit". Cette phrase résonnait encore dans ma tête. C'était la dernière réplique lancée par Desktōi au moment où tout n'était plus que détresse et douleur. Cette pièce m'avait bouleversé. Une fois de plus, j'y voyais un signe me poussant à continuer ma quête. Je savais qu'il fallait aller plus loin. Mes derniers pas m'avaient conduit à Dubrovnik, ville irréelle, camaïeu du gris des pierres, du noir des pavés portant l'histoire de cette cité et du rose des toitures de Toulouse, ma ville natale. J'avais erré dans cette ville, de longues heures durant, tel un loup meurtri, croisant à chaque coin de rue des aventuriers en mal d'expériences. Accoudé au comptoir d'un bar, fasciné par les dunes que dessinait la mousse de ma Sarajevsko, je repensais à tout ce chemin parcouru. Je me replongeais dans cette série d'indices qui avaient balisé ma route : ce paquet de cigarettes trouvé sur le siège du bus qui me ramenait à la station des Minimes où était écrit "Notre seconde vie*. RDV à Tripoli" signé G ; Cette dédicace mal écrite sur ce livre acheté aux puces de Saint-Ouen à Paris "A quoi rêvent les loups d'Alep* ?", ou encore cette inscription soulignée au rouge à lèvres, sur la glace de cette chambre d'hôtel à Buçaco "Prends Bic et autres shorts*... tu pourrais en avoir besoin à Smyrne". A chaque fois, je ressens cette étrange sensation, mélange de doute et rempli d'espoir de t'atteindre un jour. Je suis à l'affût du moindre signe pouvant me conduire jusqu'à toi. Je viens de m'enfiler ma bière et je reste là à regarder le fond de ma chope lorsque soudain, gravé au fond, comme cet âge qu'on s'amuse à lire, enfant à la cantine, le nom "Zanzibar" apparaît. Je sors aussitôt du bar et prends un taxi jusqu'au port de Dubrovnik. Je sais qu'il me faut attendre quelques heures avant l'ouverture des guichets et mon embarquement. Des odeurs annoncent déjà la Méditerranée, les garrigues, les îles adriatiques. L'Italie se fait profonde, la botte légère et le talon exigü. La Sicile se veut accueillante. Une chambre d'hôte m'ouvre ses portes, l'hôtesse souriante. Elle me conduit jusqu'à ma chambre. Éreinté par ce long périple, je me jette sur mon lit et m'assoupis. Juste le temps de prendre une douche avant de retrouver la salle des convives. Les dernières marches descendues, je m'arrête brusquement et reste immobile face à ce tableau à peine visible, caché derrière le portemanteau de l'entrée. Les lignes sont furtives, les couleurs sombres, le trait léger. Une jeune fille rousse, au teint pâle, un regard clair, miroir de mon âme... mon corps entier se glace. Je le sens, je le sais...je me rapproche. Le soleil ne s'est pas encore levé lorsque le cargo à destination de Zanzibar sort du port. La mer se lève sous une houle noire de fureur. La côte tanzanienne éclate de couleurs, tuniques de femmes et tribulations d'enfants. Zanzibar, terre finale ! J' imagine, je fantasme. Mes pensées m'emportent mais mes jambes me trahissent. Je ne peux plus avancer. Je me sens essoufflé dans cette dernière ligne droite. Assis sur la place de Shangani, alors que le muezzin appelle à la prière, je te devine sous ton sari noir. Les liens du sang sont immuables. Je me lève, je m'approche de toi, Garance, ma fille que je n'ai pas connue, ma fille sans visage, perdue de vue en 20 ans de solitude, d'abandon et de cauchemars. J'entends ta voix me murmurer "S'il vous plaît, avec vous, construisons demain. "

Galafe et Sibarouge

ZANZIBAR - SIDI BOU SAÏD

O n y va tout droit ; j'en peux plus, j'étouffe, les étals de viande revêtus de mouches vertes sentent l'odeur du sang vieilli, je ne supporte plus ce soleil non plus. Je fuis vers les ruelles ombragées où les femmes arabo-africaines se terrent, loin du regard des hommes. Elles rient, pleurent ou se moquent derrière leur voile noir, seuls les yeux enduits de khôl livrent leurs émotions. Prenons la stratégie des antilopes*, détalons, galopons et fuyons cette vie, cet amour perdu d'Aïcha, partie en Tunisie. Fred me propose d'embarquer sur son bateau de marchandises direction le continent, la noire Afrique, voluptueuse, cruelle et douloureuse. Puisque rien ne dure*, je te retrouverai Aïcha, mon ébène, je serai ton Livingstone - celui qui a découvert les sources du Nil -, dans ton pays la Tunisie, c'est là où tu es cachée, je le sais. J'ai fui Cuq-Toulza, j'ai fui Jersey où mon père me traînait chaque été. Je n'aime pas la chaleur, mais je n'aime pas non plus la pluie, je suis seulement bien dans la tiédeur de ton corps. Sitôt le continent atteint, je file à l'aéroport prendre un avion pour Tunis. J'ai de la chance, une famille s'est désistée, leurs fils à été piqué par une mouche tsé-tsé, il est hospitalisé sur place. De l'espace, de l'espace pour la Terre*... Dans cet avion, je survole la vallée du Rif, quelle immensité, quel vertige! cette cassure, elle ressemble à la mienne, large, escarpée depuis que tu m'as quitté. Le voyage, je le passe à dormir, j'ai chaud, toujours chaud; une hôtesse m'apporte de l'eau, j'en profite pour plonger un mouchoir et m'éponger le front. "Attachez vos ceintures, nous allons atterrir". Ça approche, j'ai quitté, ou plutôt fui, les ruelles entrelacées de Zanzibar, pour me perdre bientôt dans celles de Sidi Bou Saïd à ta recherche. Vais-je te trouver ? Roger, te laisse pas aller au spleen, c'est bon pour Baudelaire, commençons par le commencement. Atterris d'abord. C'est chose faite: cette odeur sous le jasmin la nuit*, ce parfum que tu mettais, c'était celui de ta peau, c'est l'odeur de cette ville, elle m'enivre, tu es partout, comment te chercher dès lors, puisque ton odeur est présente. Tu es trop romantique Roger, calme toi, prends tes bagages, il fait nuit, va te trouver un hôtel et puis basta, demain il fera jour. L'hôtel Admiral est situé au cœur de Sidi Bou Saïd, il est confortable, je m'endors, cette traversée de l'Afrique m'a épuisé. A 10 heures je me réveille, le soleil inonde la chambre, je me lève, jette un œil à la fenêtre, la ville est blanche, les volets et les portes sont d'un bleu méditerranée, étonnant. Pas de temps à perdre, le petit déjeuner sitôt avalé, je pars dans les ruelles à la recherche d'Aïcha, ou plutôt de son parfum. Il est partout, j'arrête à l'odeur bon nombre de jeunes filles, qui me regardent de leurs yeux de biches en colère. Non elles ne sont pas Aïcha. Aïcha es-tu une femme, ou seulement le parfum de ma mère Irma Ginère... ?

Joimarb

MAIS OU ES-TU ? DE SIDI BOU SAÏD A BEYROUTH

O n y va tout droit, oui c'est vrai mais dans le fond tout droit cela veut dire quoi ? Tout droit dans le mur ? Tout droit sans réfléchir ? Tout droit sans se retourner ? Tout droit en oubliant son passé ? Tout droit parce qu'on est pressé ? Tout droit parce qu'on nous attend ? Sans doute un peu tout à la fois ! Mais arrêtons-nous sur l'itinéraire que je me suis fixé : celui d'une oblique ensoleillée, au-dessus de la mer, de Sidi Bou Saïd à Beyrouth... Ma mère vient d'un petit village haut perché sur la colline tarnaise, non loin de Toulouse, dont le nom est Cuq-Toulza (cuq signifie mont), imaginez-vous, certains oublient de prononcer le « q » ! Il y a comme cela quelques villages en France dont les noms sont « ambigus » ! Et mon père est né dans une île connue pour être un paradis fiscal ! Quel mélange ! D'ailleurs, j'ai eu l'occasion de connaître Jersey pour y être allé quinze jours en cours intensif d'anglais, envoyé par mon entreprise : les cours le jour, les boîtes la nuit. Oui... Oui... Qui l'eut cru à Jersey ? Quels souvenirs ! D'ailleurs, mon entreprise : on l'appelait « Big Blue » slogan prédestiné, moi qui rêvais de parcourir le Sud : le bleu de la mer, le bleu des volets en bois de Sidi Bou Saïd dont le nom est dû à un mystique Abou Saïd qui s'y installa au XIII^e siècle. En Tunisie, on se lève très tôt, à 4 h à l'appel de la mosquée à ses fidèles. Très jeune, j'étais fasciné par la mer et j'ai relu maintes et maintes fois « et au commencement était la mer »* ... C'était mon échappatoire, mon rêve : cette mer si mystérieuse, si voluptueuse, si envoûtante. Je rêvais tous les soirs de partir vers ces pays où l'hospitalité est reine, où la fête clôture la journée de travail, où les odeurs des oliviers se mêlent à celles des caroubiers. Cela ne pouvait être qu'au bord de la mer. A Sidi Bou Saïd, au café des nattes, on se prélassait, on fait des rencontres, on refait le monde, on croise des touristes mais aussi tous ceux qui sont en quête d'aventures et de rêves, à côté des chats (j'en ai jamais vu autant et de si maigres... !), on rêve de ne plus s'en aller, d'arrêter le temps mais il faut continuer sa route ... Tout en me retournant un court instant pour contempler cette image de carte postale : sous le jasmin la nuit*... Je ne vous ai pas encore dit qui j'étais ? Pourquoi je parcourais le Sud de Sidi Bou à Beyrouth ? C'est le moment de vous dévoiler quelques secrets de famille... Moi le Toulousain de 42 ans, surtout pas rugbyman, pourtant costaud mais fragile à la fois. Un jour, blotti derrière la porte de la salle à manger, j'ai surpris une conversation entre ma mère et ma grand-mère qui chuchotait. J'ai compris en quelques mots, que mon père, Rémi Mann, n'était pas mon père et que celui qui m'avait conçu, un grand voyageur, venait du Sud... Et c'est ainsi que je décidais de me rendre, par intuition, par recoupement, de Sidi Bou à Beyrouth, pour retrouver quelques traces, quelques témoignages de son identité, de mon identité, de mes racines. Mais en Tunisie, je n'ai rien trouvé et j'ai continué ma route tout droit vers Beyrouth. Beyrouth surnommé « le petit Paris » parce que les Libanais adorent Paris et les Français, font du commerce comme nous on mange du camembert, font la fête comme nous on prend le métro. Des paysages somptueux, de la mer à la montagne en trente minutes. Beyrouth, son casino, ses commerces de tissus flamboyants, ses plats et son hospitalité, sa fête, ses boîtes de nuit au décor de mille et une nuits. J'avais beau dire que j'étais français, on ne me croyait pas, on me pensait libanais, enfant du pays ! Mon allure, mon teint, mes racines... sûrement. Et je me suis dit finalement : et si je ne trouvais rien ici non plus ? Mourir n'est peut être pas la pire des choses* ! Du moment que c'est dans le Sud.

Alan Jiquoi

SUR LES TRACES DE MON AMOUR PERDU

O n y va tout droit ! » J'obéissais à cette injonction impérieuse inscrite en lettres grasses sur l'affiche aperçue à la médiathèque de Toulouse. Perdu dans les recoins de mes idées fantasques, mon regard était resté suspendu à cette invitation au voyage. Au-dessus, un chemin pour cicatrice barrait le paysage désertique représenté sur l'affiche. Où pouvait-elle bien mener, cette ligne de fuite accrochée à ce no man's land ? Loin de moi certainement, vers d'autres horizons assurément, par le ciel, partout et pour tous évidemment. Soudain, des rémanences du passé submergèrent mon esprit devenu frileux avec le temps.

Je m'aventurai alors bien plus loin que les abords du canal du midi. En tyran, l'appel du Grand Sud souffla sur moi son pouvoir de suggestion. J'empruntai ce chemin pour aller à la lisière de ces rêveries libanaises qui avaient imprimé sur ma mémoire leur marque indélébile. Mon âme brisée partit sur les traces de cet amour perdu aux confins d'une ville aux splendeurs dévastées par les stigmates d'une guerre injuste.

« Roger, Roger, tu ne m'oublieras jamais » avait-elle susurré à mon oreille. Entre annonce prémonitrice et supplique douloureuse, elle avait brisé le silence des passions*. La cascade de ses cheveux était un véritable Eden* pour mes mains avides de leur caresse soyeuse. Ses doigts se perdaient dans la courbure de sa nuque délicate, la naissance de son dos embrassant parfaitement la paume de ma main. Sa bouche offrait un refuge à la volupté. En elle, tout était harmonie, elle avait été dessinée pour qu'elle épouse parfaitement les pleins et déliés de mon esprit et de ma chair.

C'est au détour d'une rue, dans un froissement d'étoffe que je l'avais suivie, incapable de résister à l'arôme de l'ailleurs qu'elle m'inspirait. Elle s'appelait Espérance ; je l'avais rencontrée il y a dix mois de cela. Elle avait les couleurs insolentes de l'arc-en-ciel, l'odeur de la pluie, son visage avait pris les contours d'un paysage connu et familier, son regard encre de chine avait la teinte de l'espérance. Cette Sublime était l'île sur laquelle mon âme s'était échouée dans l'aridité de la fureur. En véritable évidence, à des milliers de kilomètres de mon univers, elle s'était imposée à moi au carrefour de l'occident et de l'orient. Véritable rêve d'amour* éveillé que seule la clameur du quartier populaire d'Hamra venait perturber.

Devant nous, la Méditerranée s'étirait nonchalamment sur la corniche de Beyrouth. Mes yeux sombres furent traversés par un éclair de dureté : « Il faut y aller, tu dois prendre l'avion qui te mènera loin d'elle. Fuis le chaos, retourne chez toi Roger. Notre amour est né sur les cendres et les vestiges de cette ville moribonde, il faut que tu rejoignes ton futur, ton avenir, ta vie. »

Paradoxalement, je sentais ma vie fuir hors de mon être. Je laissais les décombres de Beyrouth ensevelir mon amour et son essence. Femme de douleur et de fureur, elle sacrifiait son âme sur l'autel de la fierté. Moi, j'ai préféré couvrir d'une chape taciturne mon spleen, tel du bruit sous le silence*. Je partis, laissant derrière moi la seule femme qui m'avait fait côtoyer la plénitude de l'Absolu. Un jour, je sus au désordre des battements de mon cœur qu'elle n'était plus, leur rythme cessa brutalement de suivre les notes inscrites sur la partition d'Espérance.

Soudain, interrompu brutalement dans mes songes, quelqu'un me tira la manche. « Papa, papa où es-tu ? Encore perdu dans tes pensées ? » Elle m'entraîna sans ménagement dans la Médiathèque. « Arrête un peu, tu me files le bourdon. Et puis il faut absolument que je bosse mon devoir de socio. » Je plongeai alors mes yeux surpris dans le regard sombre et profond de ma fille. A cet instant se trouvait à mes côtés le fruit radieux de la passion désespérée de deux êtres que la folie meurtrière des hommes avait séparés. J'en étais sûr, Anna vivait en elle.

MT

TRAJECTOIRE NUMERO 536H

On y va tout droit ». Je maîtrise le ticket qui s'enfoncé, tout droit, dans la machine ; j'exécute sans fléchir la descente ; j'excelle au passage entre les portes qui s'effacent sous mes pas ; je sens s'élever en moi, érection sublime à l'impeccable tracé, la satisfaction de chevaucher les rails d'un tunnel pensé sans accident de parcours. J'imagine fièrement ma prestation sur les caméras de contrôle. Je connais tout des trajectoires en ligne bien droite qui sillonnent les ciels du monde. Je barre l'espace d'un trait tiré au cordeau et creuse le sillon de mon esprit d'entreprise par-dessus Méditerranée, Atlantique ou Sahara. Les mers sont pour moi des étendues planes et les déserts s'inscrivent dans des rectangles où les pistes ont la régularité d'un labour. Je suis la flèche du curseur sur les surfaces du globe, l'émanation de l'esprit numérique. Je considère plus simplement que la remarquable adaptation à la transformation géométrique des paysages dont je fais preuve me classe parmi les vainqueurs. Je fonce recta entre abscisse et ordonnée et mon parcours s'orne de hiéroglyphes mathématiques. J'évoque irrésistiblement la vitesse du tracé millimétré d'une autoroute. J'ai l'efficacité linéaire.

Passés le klaxon de la fermeture automatique des portes et le chuintement discret des roues, la voix informatique criant les stations à mon oreille me suggère les beautés longilignes qui m'attendent déjà. Elles écrasent, du talon triangulaire qui fonde la perfection verticale de leurs jambes, la moquette des salons. Je serais au sommet du sommet, dans les derniers étages de cette citadelle culturelle bâtie au débouché d'une avenue taillée dans la ville comme un rail de coke. Je saluerais ostensiblement ma fille en soulignant ce prénom dont la trouvaille, même après 20 ans, ne cesse de me remplir d'aise. Garantie, ainsi ce serait moi le Lacenaire, l'homme capable d'évoquer négligemment, avec le chic des connaisseurs de culture populaire, les anciens bas-fonds de la capitale. Garantie, je serais fier de t'avoir trouvé ce prénom, au sein du luxe municipal, cette médiathèque conçue comme un château fort high-tech et dominant de toute la hauteur de ces tours zébrées l'ancien quartier modeste transformé en résidences petites bourgeoises. J'exporte de la culture française et c'est toujours avec l'air de revenir de quelques rallies que j'exploite l'à-propos d'une référence en aparté. Le tout est de calculer la proie et l'angle. Je commence par jeter les câbles sous-marins de ma profondeur d'esprit. D'un air entendu, je balance « mourir n'est peut-être pas la pire des choses* ». Ma puissance s'érige au-dessus de la capacité féminine. Comprenez-moi, j'ai tracé des trajectoires à l'horizontalité parfaite entre des continents, je pilotais des machines, je dominais la matière. J'aurais pu y laisser la peau, mais un cœur bat dans ma poitrine. Que veux-tu, petite, je suis l'homme sans larme*, blessé par la vie, dur à la peine et à l'amour, mais encore ému. Le masque rude opportunément attendri se fendra d'un rêve d'amour*. Émerveillée d'avoir provoqué l'éruption du vieux volcan, elle succombera. Elle s'ouvrira avec le glissement feutré d'une porte automatique. C'est l'axe parfait de ma virilité qui s'enfoncera entre ses cuisses, aussi droit et puissant qu'un métro dans les entrailles urbaines.

J'avais marché, porté par l'ivresse de la soirée future. La laideur de la céramique pissieuse découragée à mi-mur, laissant la place au béton gris sur lequel les publicités étalent les couleurs d'une vulgarité sûre d'elle et parfaitement familière, me ramène brusquement à la raison. Je ne suis plus le cheminement impeccable du métro. J'ai loupé la sortie. Dans le couloir souterrain de la gare, un guitariste joue un air mélancolique et vaguement andalou. Je regarde bêtement les pièces déposées sur la housse de la guitare. Sa musique résonne en formant une spirale, une série de boucles imprévues, l'ondulation gagne les murs, le couloir en son entier se gondole comme sous l'effet de la flamme. J'appelle à mon secours l'image de la puissante médiathèque mais elle aussi se met à tourner sur elle-même, bouffée par le feu. Le musicien m'ignore superbement. Je jette précipitamment une pièce à ses pieds. J'suis pas salaud tout de même. Je tourne les talons. Allez, maintenant, plus de blagues, « on y va tout droit », vers les honneurs littéraires et les femelles.

Cigie Reffoule

TRANSMISSIONS

TOULOUSE, PALAIS DE JUSTICE - BARCELONE

On y va tout droit dès les premières morsures de l'aube, tranquille*. Même quand on se réveille sans elle, là bas, quand on sait qu'il ne fallait pas trop boire hier, quand les nouvelles injustices de la journée vont jeter leur insolence sur les ondes radio. Alors on reste au lit. Une virgule de plus. Et on pense à elle le plus fort possible, tant que la déraison fait le lien avec les rêves. Se lever tient alors lieu de miracle, en connaissance des morts bientôt annoncées.

On s'interroge. Dans quel pays cette fois ? Pour quel motif ? Où est ma fille ?

C'est ici qu'on se lève, dare-dare, en cherchant le téléphone. C'est fou ce que les enfants rassurent.

« Elle gère une descente de folie avec ses trois copains d'enfer qui assument leur liberté sexuelle », ce qu'un père comprend parfaitement, venant d'un quatrième qui gère autant en raccrochant au nez.

Puis on pense un peu plus au café toulousain qu'au Darfour, et vas-y que la journée commence. Devant le Palais de Justice.

À quoi rêvent les loups*, si ce n'est la troublante envie d'aller exterminer quelques créatures qui pourraient empiéter sur le territoire ? Chausser casque et gants pour enfourcher la capricieuse et penser à faire le plein avec une attention particulière pour la compagnie qui a détruit la moitié de sa côte natale, et la re-détruira sans complexe, à la prochaine saison des cargos qui débordent ; ça épate, la bécane démarre. Et on le chérit, son plein. En réfléchissant qu'il ne faut pas réfléchir. Tout se joue dans l'accélération du bicylindre qui crachera en sourdine, telles des balles perdues qui vont rougir la journée de leurs colliers de cadavres. Et Garance, dans tout ça ? À quand son tour ?

À deux cents Km/h, c'est moi, la balle, et son énergie cinétique peut faire mal lors de l'impact.

Impact !

Et c'est l'angoisse du tigre*. Juste le temps de freiner comme un malade en mordant des lèvres le bitume pour prendre l'auto-stoppeuse. Un casque sur le coude et un cuir noir, elle se marre. Larguée par son copain, sans doute, pas le temps de parler, à la radio ils disent ne plus avoir d'espoir pour les marins éperonnés par un sous-marin, peut-être en manœuvre, on ne sait lequel. Elle s'agrippe en glissant ses mains au hasard et c'est reparti pour un tour de compteur : cent, deux cents, mille ? Combien, aujourd'hui, à Bamako, Brazzaville ? Jamais je n'ai poussé une moto aussi vite, ça sent le trou dans la couche d'ozone et c'est bon. Pendant le virage avec la poignée vissée à bloc, il faut éviter de penser à ses seins ou l'odeur de sa voix, la grande Ourse en braille sur ses grains de beauté. Il paraît qu'il y a des êtres qui vivent dans des yourtes, des tentes, alors je vais la planter là, cette dernière, qui s'accroche au mât, en hurlant que tous les hommes ne sont pas des assassins et qu'une érection n'a jamais tué personne. Mais quand on la sent froidement dans le dos, on y repense à deux fois et ça réchauffe sous le casque. Surtout ne te retourne pas*. À la prochaine station, c'est le plein. Et le doute sur des changements de comportement.

Mais quoiqu'il arrive, les corbeaux* regarderont toujours de haut et des animaux marins seront fumés ce soir à Barcelone, où des barques de pêcheurs s'éloigneront par solidarité envers les compagnons marins sur leurs chaluts. À sec.

fred mouc'd

*Corbeau : éditions du

PUIS-JE TE QUITTER ?

O n y va tout droit, de Barcelone à Binibeca. Voilà ce que tu m'as dit. Il y a cinq mois et quatre jours. Depuis cette nuit d'octobre, j'y réfléchis. A quoi rêvent les loups* ? Les agneaux du seigneur* ont-ils encore une chance ? Si les hirondelles de Kaboul* ont depuis longtemps pris leur envol, la toilette du chat n'en est pas finie pour autant. Ce soir, j'ai comme l'angoisse du tigre, j'ai peur de l'intérieur de la nuit. Le ciel, les étoiles, le monde sauvage, ne brillent-ils que pour toi ? Comment imaginer encore le temps qui vient sans que je te retrouve ? S'il doit en être ainsi, dis-moi le paradis. Mourir n'est peut-être pas la pire des choses. L'idée du bruit sous le silence t'effarouche-elle donc à ce point ? Crains-tu la nuit sacrée, celle que tu m'as promise et que dans le temps qui s'étire, je ne vois jamais se rapprocher ?

Aube tranquille à Binibeca. C'est enfin le silence des passions. Je vois le ciel renaître, encore une fois. Ce n'est pas non plus ce matin que je quitterai la plage et les dollars des sables. Puisque rien ne dure, j'ai décidé de faire du ciel le plus bel endroit de la terre*. Vivre mon rêve d'amour me rendra peut-être la vie heureuse, qui sait ? Puis-je te quitter ? Assis là, refroidi par le sable qui s'était endormi sous la lune, j'ai oublié de contempler les contours du jour qui vient. Tels des astres éteints, mes yeux ne voient plus rien. Tournant et retournant à l'intérieur de moi, un tigre en cage a volé mon âme et dévore mon esprit. Surtout ne te retourne pas, ai-je envie de lui dire. Je préfère encore me consumer ainsi que de retourner à la vie. Rentrer à Barcelone ? Il y a si longtemps que je n'y pense plus. Sous le jasmin la nuit, il y avait du bruit. J'ai quitté le bruit, j'ai préféré l'ennui. L'allumeur de rêves berbères est un homme sans larmes. J'aimerais lui ressembler. Puis-je encore croire à notre seconde vie ? Si enfin, le second chapitre de notre amour se mettait à respirer doucement, je l'appellerais Eden. J'ai toujours su qu'au commencement était la mer. C'est pourquoi c'est ici, sur cette plage sans rien, que je t'attends. En un si parfait jardin il pourrait naître des fruits, des passions, des baisers, une si douce fureur. Ne m'avais-tu pas fait l'éloge des voyages insensés ? Il y a quelque part près du tigre, une force qui me permet encore d'imaginer te retrouver. Quelle est la nuit parmi les nuits qui m'ouvrira les yeux ? Je rêve d'un champ secret qui n'existe que pour moi. J'y vais tout droit, j'y marche lentement. Je t'aperçois là-bas. Et me voici vivant.

Lisa Basall

MEETIC ROGER MANN... - DE CUQ-TOULZA A TANGER

O n y va tout droit ! L'aile centrale arrière est entoilée et prête à peindre ; l'aile arrière droite aussi. Mon garage est un vrai foutoir d'outils divers et de pots de peinture... Je regarde le tout. Comment mon « pou du ciel » peut-il encore tenir là-dedans ?

Assemblage définitif prévu dans un mois. Ma carcasse repliée dans la mini cabine, les copains vont m'aider jusqu'à l'aérodrome de Cuq-Toulza et le 28, envol pour Tanger, sans escale jusqu'à Alicante. Puis Gibraltar et son détroit avant la ville blanche, étagée et lumineuse, au-dessus de son port.

Il faut que je file, il est 13h30. Elle a proposé 14h30, place du Capitole, dans un café sous les arcades. Le mail était bref et réservé ; un veuf et une veuve devant une tasse à café. Comme signature, une lettre et un point : anonymat souhaité. Bon.

Il y a sept ans qu'Anna est morte. Sept étés qui reviennent avec le brouhaha habituel des vacances : récits de voyages, trains bondés, paysages inoubliables... plus pour moi, tout ça ! Notre fille Garance a fini ses études, monté son entreprise, organisé sa vie. Entre le boulot et mon « pou du ciel », j'ai pu garder la tête dans le guidon sans la relever depuis sept ans. Maintenant, un drôle de sentiment m'habite, quelque chose d'impalpable, comme le temps qui passe.

Je fais les cent pas sur la place ; le ciel est doux et gris. Novembre. Puis, je la repère. Elle longe tranquillement les arcades, sans hâte. Pantalons, chaussures plates, veste polaire ; lunettes noires. Pas d'excès, visiblement !

M'a-t-elle vu ? Difficile à dire. Cependant, elle vient vers moi, on se présente et on s'assoit devant un thé.

Plus tard, chez moi, je suis partagé entre amusement, perplexité et vague mélancolie. Amusement, car la conversation est partie sur un sujet tellement inattendu : les économies d'énergie, panneaux solaires... A bâtons rompus !

Elle s'y connaissait un peu et moi beaucoup. Impossible de la ramener sur le but de notre entrevue, malgré mes tentatives.

Bavarde ? Pas vraiment. Attentive ? Certainement. Désireuse de me faire parler plus que de parler d'elle. J'ai fini par le comprendre au bout d'un certain temps.

Alors, j'ai commencé à envoyer les balles. Que cherchait-elle ? Qui l'entourait ? Comment vivait-elle cette drôle de vie basculée, sur un pied, qu'elle décrivait par bribes, désireuse de ne pas s'avancer ? J'ai laissé entendre, par quelques mots, ce qui me taraude en profondeur : que tenter de nouveau le mot « ensemble » c'est possible. Ensemble pour retrouver le goût d'un dîner quelque part, ensemble pour flâner dans un musée ou sur les berges de la Garonne, ensemble pour des week-ends à droite et à gauche, sans pour se croire obligé à l'intime... Ensemble, c'est tout*.

Elle m'écoutait, silencieuse. J'ai ajouté que je savais le chemin qu'elle avait à parcourir, puisque son mari était mort depuis peu de temps. Je lui ai dit doucement : « surtout, ne te retourne pas* ».

Entre temps, nous avons quitté la terrasse du café et faisons quelques pas sur la place avant de nous séparer. Je lui ai laissé mon e-mail perso : RoMann.toulouse@gmail.com. Elle pouvait m'écrire là un jour, si elle le désirait, car j'annulais mon inscription à Meetic.

Elle l'a soigneusement écrite sur un papier sorti de son sac et m'a remercié. Confiance pour confiance *, je lui ai demandé son prénom. La lettre pointée de sa signature suffisait, d'après elle. Champs secrets *. Bon !

En mars, j'ai reçu un mail daté de janvier, me disant qu'elle avait gardé un bon souvenir de notre entrevue, que si j'avais un peu de temps, elle serait contente de reprendre la conversation. J'ai répondu que ce serait quand elle voulait, où elle voulait et j'ai cliqué. On est en avril, aucune réponse... Je ne sais pas si mon « pou du ciel » va voler à l'intérieur de la nuit * jusqu'à Tanger.

Je vais le lancer vers Gibraltar, vers ce détroit profond.

Comme un homme qui tombe...

Paola d'Entaral

LA FOULEE IRL DU MASAÏ, DE TOULOUSE A GIBRALTAR

O n y va tout droit. Façon de parler ! Euphémisme caractéristique de ma fille Garance. Je l'adorais avec sa manière très personnelle de déformer le monde à angles droits. Mais elle avait décroché sur ce coup-là : trop sinueux pour elle. J'avais minutieusement préparé le matériel. Pas question de remettre à plus tard. C'était une question d'éthique personnelle. Un passage à la librairie Ombres Blanches à Toulouse me permettrait de peaufiner les derniers détails avec quelques ouvrages de référence. Un élan irrésistible me possédait, même si parfois le doute s'insinuait comme un serpent venimeux, me parcourant les réseaux internes. Mais j'en avais rêvé longtemps, mon être tout entier le réclamait. Ce pèlerinage vers la porte du sud façonnée par Hercule. Le sens de la gravité ou la frontière vers l'autre, au-delà des colonnes. Enfin ! La voie de la sérénité peut-être. Cordoue où un jour se mêlèrent pacifiquement musulmans, juifs et chrétiens... Aller là-bas où les quinze mille pas* se succéderont, me délivrant de ces éléments matériels, inutiles et futiles qui jonchaient ma vie. Je rejoindrai parfois le mythique chemin de Santiago de Compostela. Il fallait vraiment que je déconnecte. Des choses étranges se produisaient depuis quelques temps dans ma vie. Des vols de portables à répétition... Mon nouveau projet d'entreprise qui provoquait bizarrement tant de convoitises, même si je l'avoue notre géniale idée était à la pointe de l'innovation... Des flashes projetés à distance... C'en était bien fini de toute intimité, l'intériorité dévastée, violée. Et ça commençait avant le stade du fœtus. Nous étions tous surveillés, traqués, répertoriés, analysés, digitalisés du début à la fin de notre épisode terrestre. Notre cerveau se prolongeait grâce à mille connections traversant l'éther. D'où ma décision de poursuivre la route hors des ondes sillonnant nos espaces multidimensionnels. Comment échapper à la matrice, à l'illusion virtuelle ? Comment prendre le chemin de la vie intérieure, le plus simple, le plus dépouillé, le plus difficile ? Se recentrer, reprendre des forces vitales, incarner, concentrer son énergie vitale. In The Real Life. Où pourrais-je me dire « Et me voici vivant »* ? Là-haut en pleines Pyrénées avec le ciel, les étoiles, le monde sauvage* ?

La prochaine étape s'étendait à la pointe de mes baskets sur 1 400 kilomètres. A raison de 70 km par jour en courant à la manière des masais - j'avais longuement étudié et pratiqué cette fameuse technique de Serge Girard - il me faudrait 20 jours pour être au rendez-vous fixé à Jabal Tariq, appellation arabe de Gibraltar. Ainsi, les fameuses colonnes d'Hercule nous domineront tandis que nous franchirions la frontière nous séparant de l'Europe pour pénétrer en l'Afrique. Cordon hérissé où civilisations occidentale et orientale s'entremêlent. Au passage, Garance aurait eu le temps de régler les affaires financières de notre entreprise familiale GinBioTrek*.

Fanfan Rumète

TANGER - GIBRALTAR

O n y va tout droit ?

- Ça dépend à quoi rêvent les loups*.

- Les loups ?

- Ben oui, les douaniers espagnols !

- Dis-moi le paradis*, t'es sûre que c'est de l'autre côté ?

- La vie heureuse*, tu veux dire ?

- Oui, notre seconde chance, notre seconde vie ?

- Je ne suis pas là pour te faire l'éloge des voyages insensés qu'on vient de se taper depuis le jour où ta mère t'a déballé toute la vérité sur ton père. J'ai envie de souffler. On a les dollars des sables et notre rêve d'amour n'est plus très loin. Même pas quinze kilomètres et on y est. Regarde, dans les contours du jour qui vient, on voit Gibraltar.

- Quinze mille pas sur la terre ferme seraient plus simples. Quelle folie !

- Simply effective : c'est ton père qui disait ça, non ?

- Laisse-le où il est, lui. J'ai choisi une autre voie. Tu ne vas pas comparer la traversée Saint-Malo / Jersey au détroit de Gibraltar ? D'ailleurs si, comparons-la plutôt : pourquoi ne pas prendre le ferry comme de simples touristes ?

- Je t'aime et j'aime déjà plus que tout l'enfant que je porte. Si tu n'avais pas fait le con à Oran avec Medhi, alors, on pourrait prendre ce fichu ferry.

Cette nuit-là, sur la terrasse du café Hafa, Anna incarnait mon rêve d'amour. Alors oui, j'acceptais de remettre nos vies entre les mains de ce passeur que je savais dénué de tout scrupule.

Partir.

A Tanger, le mot est inscrit dans tous les regards, dans tous les gestes de cette jeunesse en désir d'avenir. Mourir n'est peut-être pas la pire des choses en effet. Ici, sous le jasmin, la nuit entretient une si douce fureur. De l'autre côté de ces quinze kilomètres de flotte, l'Europe est pour eux un Eldorado. Pour moi et Anna, l'Eden était à Cuq-Toulza. Seule l'illégalité nous rapprochait : une question d'immigration contrôlée pour eux, une valise de dollars pas très propres pour nous.

Cette nuit-là, les loups ont trouvé d'autres agneaux du seigneur sur leur route. Pas nous.

- Surtout, ne te retourne pas, m'a soufflé Anna quand on a vu arriver les douaniers.

Je ne garde aucun souvenir de Gibraltar. Notre couleur de peau nous y a conféré une humanité scandaleusement déniée à nos infortunés compagnons de traversée. Comment mettre en doute la parole de deux Français, qui se trouvaient là par hasard au moment même où cette improbable embarcation touchait la plage ? Le ventre arrondi d'Anna a fini de convaincre la Guardia Civil de l'incongruité de leur soupçon.

Nous avons ainsi continué notre insensé voyage et Garance est née quelques jours plus tard.

Ella Girar

A LISBONNE

Se vai qualquer direito ?! Tu parles, ouais » ! gronda Belem, 27 ans et super fesses, qui traînait les pieds depuis un quart d'heure, en équilibre sur ses talons aiguilles totalement inadaptés au pavé lisboète. Levant les yeux vers la pente, je reconnus que j'avais mal évalué la topographie entre le bas de l'Alfama et le Castelo de Sao Jorge. Une heure plus tôt, la perspective d'un coucher de soleil sur les hauteurs nous avait pourtant emballés, tandis que nous savourions un petit porto au lit, dans l'hôtel discret que je m'étais dégotté 48 heures auparavant.

J'avais rencontré Belem le premier soir, dans un minuscule bar à fado de Baixa. Je m'étais risqué à quelques mots de portugais tandis qu'elle venait de commander sa quatrième sangria. Est-ce l'effet ravageur de ma barbe de baroudeur, destinée à me protéger des coups de soleil autant qu'à passer incognito, le charme de mon accent français ou, plus probablement, l'effet cumulé de la saudade et de l'alcool? Depuis, on ne s'était plus quittés et ma rencontre avec Belem rendait cette retraite forcée à Lisbonne plutôt agréable.

Tout en l'encourageant par de grands sourires, à gravir l'une après l'autre, les volées d'escaliers qui montait vers l'Eden * convoité, je sentis qu'il était tout près de nous. Son odeur, mélange de sueur rance et de testostérone, le trahit dans la brise du soir. J'étais surpris de la rapidité avec laquelle il m'avait retrouvé, persuadé de l'avoir semé à Saragosse.

Me maudissant intérieurement d'avoir laissé mon Leatherman à l'hôtel, je conservai la même allure dans le sillage de Belem, et lui murmurai en français « Surtout ne te retourne pas »*. Elle dut saisir le changement de ton, car son dos se raidit. Mais elle ignora l'injonction et s'arrêta net sur ses talons, dont je savais déjà qu'ils rendraient toute fuite impossible.

La ruelle sinueuse que nous venions d'emprunter était cernée de remparts qui cachaient de vieilles demeures à la curiosité des passants. Il surgit du haut de l'un de ces murs, atterrissant devant nous telle une tortue Ninja, affublé d'un masque hideux à l'effigie de Nicolas Sarkozy.

Belem me précédait, et je dus à son corps d'avoir la vie sauve. La flèche qu'il avait décochée de son arbalète au moment d'atteindre le sol transperça ma compagne en plein cœur. Elle poussa un petit gémissement et s'effondra sur le pavé. Je hurlai tandis qu'il réarmait son arme et m'emparai d'une des escarpins que Belem avait perdu dans sa chute. Me jetant sur M en bandant mon bras aussi sûrement que son arc, je lui enfonçai le talon aiguille dans l'œil. Un craquement mou m'avertit que j'avais visé juste mais je n'eus pas le temps d'approfondir la question car il détala vers le bas de la ville. Tétanisé, je contemplai à mes pieds la rose de sang qui s'étalait sur le T-shirt blanc à paillettes de Belem. Et me voici vivant*, pensai-je, tandis qu'une grosse boule se formait dans ma gorge. La peur au ventre, je ramassai l'arbalète et filai rapidement vers le Tage, pressentant que les copains de Nicolas n'allaient sûrement pas tarder à rappliquer. Une petite croisière direction l'Amérique s'imposait.

Modinique Rano

LE MESSAGER D'ALCATRAZ

On y va tout droit... Une devise que m'avait léguée mon père et qui collait fort bien à cette linéarité du Golden Gate qui, de Sausalito, me séparait de la baie de San Francisco et de son point d'exclamation : Alcatraz.

Je respirai à plein poumon ces odeurs de vase, de fruits, de fleurs, de friture, de café qui rendaient si présentes mes années UCSF.

Que je sois un jour étudiant dans cette université avait toujours été pour moi une évidence, un chemin tracé par mon père, la fin d'une histoire qu'il avait commencée lui-même dans les années soixante en y enseignant quelque temps, et qui s'était interrompue brusquement sans que jamais il ne m'en livre la raison. Une rupture précipitée et définitive qui restait pour moi un mystère et qui le resterait sans doute à jamais.

- Lorsque tu seras étudiant à San Francisco, tu trouveras trace de moi... un message

A la fin des années quatre-vingts, j'étais dans la place, là où il l'avait voulu et je n'avais pas trouvé trace de lui si ce n'est dans les registres de l'université.

Et demain, vingt ans après l'avoir quittée, j'allais reprendre le chemin de l'université, mais cette fois pour un rendez-vous que je n'osai espérer et qui pourtant m'avait été accordé avec une facilité déconcertante ; le Dean en personne à qui je n'avais que brièvement exposé mon projet avait réagi avec cet enthousiasme que seuls les Américains sont capables d'exprimer face aux idées les plus farfelues ; « Ingenuity Welcome » ! C'était la formule qu'il réservait aux étudiants pour lesquels il subodorait une réussite fulgurante. Pourtant mes notes n'avaient pas été de celles qui restent gravées à jamais dans la mémoire d'un Dean...

Et comme « de près on se comprend mieux », j'avais décidé de tenter le tout pour le tout, d'abandonner la grisaille quotidienne et de me lancer dans l'aventure.

Alors que j'en étais à me dire : Mourir n'est peut-être pas la pire des choses*, j'avais éprouvé dans l'avion un bonheur intense, celui que l'on ressent lorsqu'on est passé tout près de la catastrophe et qui se résume en peu de mots : et me voici vivant !*

Je sortis sur la terrasse du motel, assez simple mais avec une vue magnifique sur les house boats, ces vestiges sur pilotis des années « peace and love », qui s'arrachaient dorénavant à prix d'or. Au creux de la baie, San Francisco se cachait derrière son éternelle brume.

Après avoir revu en détails le document qui me tenait lieu de « business plan » et qui, je l'espérais, suffirait au Dean, je m'aperçus que l'après-midi était déjà bien entamée et décidai de quitter le motel pour me balader dans San Francisco et peut-être même embarquer, si je trouvais un billet disponible, à bord de la navette vers Alcatraz.

Me voici donc sur le rocher. J'ai tout de suite le sentiment de me trouver comme un touriste lambda. Moi qui ai vécu ici, je n'avais jamais eu l'occasion ou l'envie de venir. Et je suis là en train de visiter des mètres carrés de douleurs et de souffrances comme si j'étais à Disneyland. « Une photo souvenir monsieur ? Une casquette Al Capone ? » Je me demande ce que je fous là. L'étroitesse des cellules m'étouffe. Moi qui rêve de liberté, je suis enfermé. Je n'arrive plus à respirer... Je pose ma main, le bras tendu sur le vieux mur blanc. Je repose mon corps fatigué. Du bout de mes doigts je sens les cicatrices du mur. Je lève mes yeux : une inscription gravée probablement au couteau. En lisant, une bouffée d'émotion me transporte. Mais je ne pleure pas, comme dit ma mère : « Roger, c'est un homme sans larmes* ». Sur le mur, m'attendant depuis plus de 30 ans, un message de mon père : I'M FIGHTING 4 THE NEXT GENERATION, Rémi Mann 1964. Je compris en un instant pourquoi mon père avait quitté si vite les U.S.A. Mon voyage à Sausalito avait pris, en cet instant toute sa dimension.

Jeanbern Seraze

AU CŒUR DE LA CINEMATHEQUE

O n y va tout droit ! Je l'ai décidé : m'arrêter quelques instants, interrompre cette course folle : gagner le cœur du monde et faire du ciel le plus bel endroit de la terre*, grâce au cinéma, grâce à la mémoire et à Toulouse. Seule la Cinémathèque, en repli rue du Taur, au cœur de la ville peut m'aider à faire cette pause salutaire.

J'y crois ! A grandes foulées, concentré, je franchis rapidement les mètres qui me séparent d'une place du Capitole ensoleillée, dégageant de rires, de cris, de ce temple réservé au septième art, pour me ressourcer, me retrouver, m'installer en silence dans une pièce noire et voir, revoir les images de ce périple qui me confronte à chaque instant à moi-même.

Les images qui défilent sur cet écran sombre sont fidèles à ce que je suis : à mes parents, ma chère mère Irma et mon père Rémi, qui me manquent soudain, à ma fille Garance, à mes errances. Ma famille est là, un peu flétrie, un peu surprise aussi de se retrouver de l'autre côté de l'écran : dieu que ma mère est belle, je ne me souviens plus la dernière fois que je l'ai prise dans mes bras. Elle me semble si fragile, avec ses yeux clairs : elle me sourit pourtant, du fin fond de son Tarn natal. Et mon père, n'est-il pas grand et fort ? C'est de lui que je tiens ce mètre 89. Il se tient droit, un peu fier, un peu bravache, il défie les années et ses cheveux blancs se raréfient un peu sur le sommet du crâne... et ma Garance, ma fille chérie. Comme elle est belle, elle aussi ! Elle ressemble à sa grand-mère, douce, fragile, debout.

Qu'est-ce que je cherche au fond ? Cette fuite en avant m'épuise, mes yeux verts se font yeux de chat pour ausculter ma propre histoire : Rêve d'Amour* en cette Nuit Sacrée* où je revisite un Roger Mann de 42 ans, un peu courbé, un peu las d'un parcours que j'ai du mal à comprendre et qui m'éloigne des miens. Les quinze mille pas* qui m'ont guidés jusqu'ici seraient-ils un leurre, une farce à laquelle je m'abandonne ? Ces pas-là se déroberont sous moi, alors que je m'enfonce un peu plus dans mon fauteuil de velours rouge.

Je me laisse emporter par ce flot d'images : il sera bien temps d'affronter de nouveau le dehors inconnu et de repartir pour une nouvelle étape. En moi-même, pour la première fois, je trouve un refuge.

Ginn-Cœurs

D'IZMIR AU CAIRE EN PASSANT PAR ALEXANDRIE

O n y va tout droit si on prend la mer. Izmir-Alexandrie, une nuit de navigation. Finalement c'est peu. Mais suffisant pour que mon allergie au soleil qui s'est réveillée en Grèce finisse par se calmer.

Reste à trouver un bateau qui parte dès ce soir. La file d'attente à l'embarcadère s'étire sur au moins trois cents mètres. Heureusement j'ai laissé ma voiture de location en ville. J'en louerai une en arrivant à Alexandrie.

Tout d'un coup j'entends chuchoter « et surtout ne te retourne pas * ». J'ai déjà entendu cette voix de femme, avec ce fort accent britannique. Mais où ? Poussé par la foule, pris dans le mouvement, j'avance. Je donne mon billet au contrôleur qui me presse de monter à bord. Une rafale de vent emporte mon chapeau. C'est pire que le vent d'autan qui souffle à Belberaud ! Je cours pour tenter de le rattraper. J'y tiens à ce chapeau. C'est Garance qui me l'a rapporté de Londres. Le chapeau tombe à l'eau, et déjà il dérive. Je ne peux m'empêcher de penser à ma fille qui s'éloigne elle aussi de moi. Je l'aime tant.

Le soleil me tape sur le crâne, mieux vaut rentrer à l'abri. Je vais bien trouver quelque chose à boire. Le hall est bondé, les familles turques et égyptiennes se bousculent devant le comptoir d'accueil. Chacun espérant être le premier à trouver sa cabine et éviter ainsi les embouteillages dans les couloirs. Moi, mon objectif, c'est trouver le bar. Soudain, je perçois à nouveau la voix sur laquelle je ne peux toujours pas mettre un visage. « Darling, go to sleep you are so tired ». Je me plais à l'entendre et me surprends à ne pas chercher à la démasquer. Comme si j'avais peur d'être déçu ou comme si je ne voulais pas rompre l'anonymat ou la solitude de mon voyage.

J'avais raison. Quand elle se retourne, je reconnais Katy Winterton. Cheveux blonds coupés au carré, épaules droites, peau blanche et visage fraîchement maquillé. Ce n'était plus la gamine surexcitée et fringante de dix-huit ans que j'avais fréquentée l'été 1984, mais une superbe "Lady" calme et posée, Lady Winterton. Si elle s'était retournée, c'est parce qu'elle m'avait déjà repéré c'est sûr.

- "Oh! Roger! Je t'ai tout de suite reconnu sur le port, et je voulais nous éviter des ennuis. Je suis avec mon mari. Alors qu'es-tu devenu ? Que fais-tu sur ce ferry ? Tu étais en Turquie pour les affaires ?" me demanda-t-elle en criant presque.

Je m'étais donc trompé sur un point, Katy était toujours aussi surexcitée.

- "Je vais au Caire", me contentais-je de répondre.

- "Mais encore ? Insista-t-elle.

- "Je suis chargé d'une étude sur l'impact environnemental des fouilles archéologiques. En fait, je travaille pour une boîte "FCV Communication" qui met beaucoup l'accent sur l'environnement. Comme tu le sais "l'Environnement est un défi industriel ».

- " Mais l'archéologie, ce n'est pas de l'industriel!"

- "Non mais aujourd'hui chacun cherche à quantifier son empreinte écologique".

- "Oh la la, c'est bien compliqué pour moi. Je préférerais nos discussions d'il y a vingt cinq ans! C'était la vie heureuse*..."

A l'intérieur de la nuit*, Katy Winterton rêve de l'époque où elle était amoureuse de Roger. C'était en quelque sorte son champ secret*. Véritable garçon manqué* elle n'avait aucune chance d'attirer ce garçon si romantique. Et puis, un jour Roger Mann a quitté l'Angleterre. Destination et raisons inconnues. Une rumeur courait : il était parti à la recherche des dollars des sables*.

Et elle le retrouve ici, destination Le Caire."

Fraisa Duvry

LE CAIRE – LA CINEMATHEQUE, VIA ALEXANDRIE ET ASSOUAN

O n y va tout droit. A peine arrivé à Alexandrie, pas le temps de se poser, de sentir l'odeur des palétuviers, de s'imprégner de l'ambiance électrique de la cité égyptienne, il fallait déjà repartir. Une nuit dans l'avion, sans fermer l'œil, perturbé par le ronflement de mon voisin droit et l'odeur fétide de mon voisin de gauche, j'essayais désespérément de trouver un peu de repos pour recharger les batteries en prévision de demain.

Sans compter - crise de « beurk » - mon estomac chahuté par les remontées d'ail du repas de la veille, menacé de se retourner comme une vieille chaussette putride.

Ouf, à cinq heures du matin, arrivée au Caire. Je me tenais les côtés pour retenir les remontées incontrôlables des reflux gastriques.

Au Caire, les paupières tombantes et la bouche sèche, je retrouvai ma bande d'amis : Thérèse et son fils Quentin, Brigitte et ses deux filles hystériques, s'étaient joints à mes amis, Marcel avec son sourire niais et son allure dégingandée, Simone, accrochée à son sac à main et à son ridicule petit chien noir délavé.

Une fois cette fine équipe rassemblée, nous nous sommes plantés à un arrêt de bus pour attendre la prochaine destination, vers le musée du Caire.

Comme un zombie, les paupières pesantes, la bouche pendante, dans un effort surhumain, je descends du bus avec l'impression désagréable que je ne suis plus qu'un brin d'herbe desséché flottant dans les airs. Éloge aux voyages insensés*, je me raccrochai à ma devise : « vivre, c'est tout* » !

Et me voici vivant*, pas frais mais j'ai lutté. Cahin-caha, j'ai suivi mes amis à travers les vitrines, les momies, les peintures rupestres, les bas-reliefs... Confidence pour confidence*, je n'avais qu'une envie : me coucher dans un catafalque pour trouver un peu de repos. Tout défilait devant mes yeux et j'avais un mal fou à profiter de ce lieu encombré et poussiéreux. Un vrai fourre-tout de l'Égypte organisé par un chiffonnier en chef !

Réveil en sursaut dans le bus pour Assouan. Pause pipi, tout le monde descend : Simone, Marcel, Thérèse et les enfants. Pas de bosquet pour se cacher ! J'aperçois alors à l'horizon une silhouette blanche qui à grandes foulées, s'approche de nous. Une belle silhouette, fine et élancée, revêtue d'une djellaba qui flottait au vent. La chaleur ajoutait ses irréelles vibrations.

Stupéfaits, nous attendions.

Arrivés à notre portée, après une longue foulée, le beau coureur justifia notre attente. Il porta son index et son majeur à ses lèvres en même temps qu'il aspirait, nous demandant du regard la clope qui l'avait poussée à ce long footing à travers le désert. Je lui tendis mon paquet de Camel et mon briquet. Dans ses yeux, la vie heureuse* !

En voyant les images du film de Youssef Chahine, enfoncé dans le fauteuil rouge de la Cinéma-thèque, je me remémorais les sensations de ce voyage égyptien.

Ovipare

LE PARFUM DU DATURA

O n y va tout droit". Le chauffeur de taxi m'a jeté un regard mi-amusé, mi-consterné. Autour de nous c'était le chaos. Un de ces embouteillages comme Alger en a le secret, une cacophonie occidentale mêlée aux lumières de l'Orient. Une si douce fureur.* Les files d'attente s'allongeaient à vue d'œil aux arrêts des taxis collectifs où chacun s'abritait du soleil comme il le pouvait. Je me souvenais de cette même lumière, dix ans plus tôt. Alger est une ville que l'on n'oublie pas. Comme Jérusalem, elle colle à la mémoire. Les immeubles étaient toujours aussi blancs, et la Méditerranée aussi bleue. Alger est comme une cascade de lumière qui dégringolerait dans la mer.

Le chauffeur a interrompu ma rêverie.

- Demain c'est vendredi et la veille, c'est encore plus la panique que les autres jours.

- Je sais, marmonnais-je. Laissez-moi là, je continuerai à pied, j'ai tout mon temps, puisque rien ne dure. *

Sans doute parce que depuis Marseille, Alger est une invitation permanente, je n'avais pas pu résister à la tentation de ce pèlerinage. Dix ans déjà ! Les images se brouillent, finissent par se superposer. Celles d'une petite fille aux yeux sombres qui dans l'intolérance de l'enfance m'avait soutiré la promesse de revenir très vite à Toulouse. "Papa, je t'aime". Ma Garance est aujourd'hui une femme, mais c'est le souvenir d'une autre femme qui me hante.

La rue Didouche Mourad grouille d'une foule étonnamment jeune. Sur les trottoirs, des vendeurs à la sauvette proposent toutes sortes de produits de contrebande. Cette fameuse économie "trabendo" qui permet aux Algérois de survivre. Plus loin, des étudiants sortent de l'université. Il y a juste davantage de jeunes filles en hidjab, mais pour le reste Alger est immuable. C'est là que je l'ai vue pour la première fois. Ma grande carcasse tentait difficilement de se protéger du soleil. Elle s'est dirigée vers moi : "Mourir n'est peut-être pas la pire des choses"*, m'a-t-elle murmuré. Nos regards se sont croisés et j'ai compris ce qu'elle voulait dire. Nous sommes restés ensemble. Les nuits à nous aimer à l'hôtel Albert 1er, et les jours à sillonner la ville. C'est à la Cinémathèque que je l'ai embrassée pour la première fois. Elle parlait de sa ville, jamais de sa vie. Elle m'a entraîné dans la Casbah qui pour Rémi, mon père, aurait été peuplée du fantôme de Gabin, Pépé le Moko. Moi, je n'y vis que les tragédies humaines cachées derrière les murs décrépis. Elle aimait les quartiers populaires, Babel-Oued, Belcourt, Climat de France construit par Pouillon. Je préférais les arcades du boulevard Zighout qui me rappelaient celles du Capitole. Nous passions les fins de journées à la librairie du Tiers-Monde, place Abdelkader. Je lui offris des livres sur la France et des romans de Pascal Dessaint. C'est devant la Grande Poste que je lui promis de revenir.

Mes lettres, adressées poste restante, me sont toutes revenues.

Ce soir à Alger, il ne reste que l'odeur du datura dont on prétend qu'elle est mortelle.

Bob Jauneplain

ALGER - DAR DIAF

On y va tout droit, sans réfléchir. Mais moi, ça faisait des jours que je montais et descendais dans ma tête (je réfléchissais) ; partir, rester, partir, rester, quoi faire ? Quitter le nid familial et la baie d'Alger. Le prétexte, c'était de poursuivre un troisième cycle en dentisterie, mais au fond, je savais que je ne voulais plus travailler comme dentiste dans un centre médico-social.

Il m'est alors arrivé cette histoire : un jour, je me pointe au cabinet dentaire et je le trouve fermé. Peu après, l'infirmier qui a les clés arrive et me dit : « docteur, aujourd'hui, je ne suis pas là, on coule la dalle de la maison » et je reste estomaqué. Il faut savoir qu'en Algérie, quand on coule une dalle pour la première fois, on égorge un mouton contre le mauvais œil. Ça allait prendre la journée. C'était la goutte qui fait déborder le vase.

De source sûre et secrète, j'avais été informé que le consulat français était ouvert le jour de l'Aïd El K'bir. Je m'y rendis. A mon grand étonnement, il était ouvert : pas un chat. Il faut dire que c'était en pleine période d'intégrisme et que nombreux étaient ceux qui voulaient fuir. Du coup, les consulats étaient très sollicités comme le raconte si bien Fellag. J'ai atterri à Toulouse et là j'ai été tout de suite séduit par la sérénité apparente de la ville ; voir tous ces gens dehors sur les terrasses des cafés, il soufflait comme un petit air de liberté... La vie heureuse* quoi !

Je me suis inscrit à la fac. Je me suis fait des amis. J'ai trouvé des petits boulots. Mais là, nostalgie du pays, de la famille, de la langue (ne plus parler l'algérois). Bref ! A chaque fois que je sentais ce manque, j'allais m'acheter un gâteau. Je ne retrouvais pas le goût de là-bas donc je restais toujours avec ce désir inassouvi. De temps en temps, quand j'allais voir ma famille là-bas, je faisais l'approvisionnement. Les années passaient et je ne savais toujours pas quoi faire de ma vie.

Deux solutions se présentaient. Soit retourner au pays, reprendre mon ancien boulot dans un centre médico-social ou créer un cabinet dentaire, soit rester à Toulouse.

La vie d'étudiant, c'est bien mais cela ne dure qu'un temps. Les petits boulots, c'est pareil. Je savais au fond de moi que je ne pourrais plus supporter la vie quotidienne là-bas - en plus, c'était une période où ils restauraient le couvre-feu. L'Algérie était en guerre contre le terrorisme. Puisque rien ne dure * j'ai décidé de rester ici mais quoi faire ?

Un jour, j'ai été invité à une fête où chacun devait apporter sa contribution. J'ai décidé alors, pour la première fois de ma vie, de faire des gâteaux de là-bas et, confiance pour confiance*, j'ai emprunté à ma mère ses recettes et ses gestes. Il faut dire, qu'enfant gourmand, j'étais tout le temps fourré dans la cuisine et l'avais souvent vue faire. L'amour, ça se cuisine tous les jours. J'ai donc opté pour les makrouts el louz (fondants aux amandes et au zeste de citron). Vu la vitesse à laquelle ils disparaissaient, je me suis dit qu'ils étaient réussis. Et là est née l'idée du Dar Diaf... Merci maman.

Saadi-Medh Kounoua

DAR DIAF - STATION DES MINIMES

On y va tout droit" répétait-il sans cesse à propos de tout et de rien..., du lancement du cinquième sous-marin nucléaire, du coût de la vie ou, de façon plus prosaïque, d'une panne de métro.

Ce soir, à la réunion du Club de la Com, au Dar Diaf, on allait tout droit dans le mur parce que le PS avait pris la mairie de Toulouse.

Il me fatiguait avec son pessimisme maladif doublé d'un sens de la prédiction - catastrophe digne des meilleurs comptoirs !

Je décidais de quitter les lieux avant la fin des agapes pseudo laborieuses pour "aller tout droit" vers la station de métro Carmes, direction les Minimes où ma complice devait me récupérer pour aller au théâtre.

Cela peut vous paraître banal mais pour moi non : c'était la première fois que j'utilisais le métro toulousain. Où achetait-on le ticket, pouvait-on l'acheter à l'unité (je n'avais pas vraiment l'intention de renouveler l'expérience), ne risquais-je pas d'être agressé, les rames passent tous les "combien" ?... Autant de questions qui bien qu'elles ne confinaient pas à l'angoisse trahissaient malgré tout cette petite appréhension que nous connaissons souvent lorsqu'une situation nouvelle se présente.

J'en étais là de mes réflexions existentielles, "surtout ne te retourne pas"* (tu pourrais être suivi), "puisque rien ne dure"* (ta vie va peut être s'arrêter là dans le métro) mais après tout "mourir n'est peut être pas la pire des choses"*, lorsqu'un vieil ami, Jean-Yves, fit son apparition sur le quai. Soulagé et conscient du ridicule, je ne lui dis pas que c'était ma première expérience "métro", quasiment mon premier voyage intergalactique.

Moi qui suis habité par une véritable passion du savoir-faire* (passion devenue le slogan de mon entreprise), je fus d'ailleurs déçu d'apprendre que ce métro n'avait pas de conducteur, que tout était automatique et que ces lents départs, ralentissements et autres absences d'à-coups n'étaient pas le fruit de l'expérience d'un homme aguerri à la conduite d'un métro mais seulement de la précision mathématique d'un robot sans permis de conduire.

Voyage sans encombre, itinéraire sans surprise, arrivée programmée aux Minimes - Nougaro... Et me voici vivant*... Nous pouvons aller au théâtre, ma Douce.

Uane Phlippi

SUR L'ÉCRAN NOIR...

SYRACUSE, SICILE, ITALIE – TOULOUSE, CINEMATHEQUE.

O n y va tout droit dès que le ciel s'obscurcit brusquement : l'orage nous bouffe de trouille. Depuis l'enfance. Je triture mon ticket direction poubelle, et sorti de la salle obscure, retrouve la luminosité inquiète d'une fin de jour, noirceur jaunâtre d'apocalypse.

Sauf qu'il n'est que 15h15 et que j'arrive de Syracuse, plein soleil, mer bleue, plage blonde : carte postale de vacances. Même si l'ombre est ma plus chère alliée, les paysages m'ont envahi pendant deux heures et les yeux me brûlent presque de lumière ingurgitée. Sans compter les délices du polar. Intrigue au suspense mordant qui avait fait du bruit. Sous le silence* interloqué des spectateurs.

J'étais un policier grincheux et vicieux. D'aucuns diraient intelligent avec un soupçon de ruse, donc d'hypocrisie. Et le grave poursuivi était bien sûr un sale type. Là je vous laisse imaginer. Pédophile. Pédophage. Masochiste. Nécrophile. Nécrophage. Ou alors autre ...phile ou autre ...phage peut-être. Les indices étaient ridicules et la police pas encore trop scientifique. Pas d'ADN. Pas de traces de sperme. Pas de caméra au coin de la rue. Rien que de l'ordinaire d'avant. Avant les progrès scientifiques utilisés majoritairement dans la police. Avant tout le monde. Bientôt ils auront accès à une base de données pour foutre en tôle les mômes. De trois ans. Comme chez nous. Rien d'original. Le monde futur décrit déjà depuis Soleil vert et autre Blade Runner. J'étais le héros, le sourire en plus. Pas crispé.

Me retrouver dans la cour de la Cinémathèque m'hallucine.

Une Juliette brune sort et soupire. Me regarde. Je lui claque mon plus beau rictus de plaisir. Elle rugit déjà de désir. Me demande si j'ai peur de l'orage. A quoi je dénie. Rassurée, elle veut savoir si je vais dans sa direction. J'acquiesce.

Je glisse vivement mon bras sous son sein et l'emporte vers la rue du Taur. Alabama song* dans la tête. Envie de boire un coup. Pas dans le quartier. Pas au Txus. Les corbeaux* y sont sûrement. J'arpente d'un pas rapide la rue du Périgord en direction du métro, la fille sous le bras. Un gaillard me prend l'autre et m'envoie dans le nez un direct que j'évite avec difficulté, mais que je feins d'avoir encaissé. Il l'emporte je ne sais où. Je reprends mes esprits. Mouillés. Tant pis pour moi. Drôle de voyage express.

Je prends en pleine poire le crépitement du tonnerre et les zébrures qui vous donnent à penser que mourir n'est peut-être pas la pire des choses.*

Bernie Henard Maynadou

Éditions du corbeau - Toulouse

COUP DE CHAUD POUR ROGER MANN

On y va tout droit ! » s'écrie Jeannot blanc comme un linceul, agrippé au tableau de bord de la BMW.

« Ferme-la » lui lançai-je. Rose comme une crevette, je transpirai à grosses gouttes, rivé à mon volant, tentant de négocier les virages qui s'enchaînaient de plus en plus serrés le long de la grève. La mer en contrebas était toujours aussi transparente sous un pâle soleil de fin de journée. À l'arrière, Mehdi, stoïque dans son costume immaculé regardait le Combi Volkswagen se rapprocher avec une lueur démoniaque dans le regard qui aurait glacé le sang de Simone s'il n'avait pas été occulté par ses Ray-Ban.

La BMW a percuté le Combi avec une telle violence que Mehdi lance un juron en voyant ses lunettes projetées contre le pare-brise et se disloquer.

Le Combi fait une embardée, percute le rail de sécurité et disparaît derrière la corniche.

Je me gare en catastrophe ; en m'affalant sur mon volant j'expulse un souffle libérateur. Jeannot n'a que le temps d'ouvrir la portière avant de projeter au sol le filet de loup à l'aneth qu'il avait voluptueusement dégusté une heure auparavant sur les remparts de Dubrovnik.

Mehdi rajuste sa cravate en se penchant vers la crique en contrebas pour vérifier que le boulot était bien terminé. Mehdi, un homme sans larme*, est considéré dans la profession comme un orfèvre qui aime le travail « bien ciselé » comme il se plaît à le souligner quand il daigne aligner deux mots.

« Une si douce fureur*, c'est tout simplement divin » me susurre Anna dont le regard humide se pose avec une tendresse avérée sur la nuque rose écrevisse perlant de sueur de « son » Roger.

« Quand tu auras fini de repeindre le macadam, on pourra y aller » dis-je à Jeannot qui ressemblait à un parkinsonien et dont le corps flasque pendait littéralement au bout de son bras gauche, la main cramponnée à la portière.

Le lendemain, dans le Vaporetto qui me conduisait à la Place Saint-Marc, je me demandai comment expliquer à Luigi que la valise avait sombré dans l'Adriatique avec le Combi des Belges. La brume qui recouvrait la lagune me foutait un sacré spleen. « Et me voici vivant* » c'est tout ce que je trouvai à dire en serrant la main du sicilien tandis que Mehdi se glissait derrière lui et lui enfonçait son canif jusqu'à la garde entre les omoplates. Le corps de Luigi Cerrutti glissa sans bruit et disparut dans les eaux vertes du Grand Canal.

Pendant ce temps, Jeannot engloutissait un calzone sauce Murano fourré aux moules, face à Simone qui dégustait délicatement du bout des doigts sa salade d'artichauts aux algues (et sans sauce).

Mehdi aimait conduire la nuit quand tout le monde dormait profondément. Il aimait ce carré noir de goudron cerné par le pare-brise où scintillaient les feux arrière des véhicules qu'il doublait à grande vitesse. « Ils en ont rêvé, je l'ai fait », pensait-il alors que seuls quelques Suisses au volant de leurs grosses berlines le doublaient. Dans une nuit sans lune, la BMW avalait l'asphalte de l'autoroute qui les menait de Venise à Barcelonnette.

« Nous ne serons jamais à Saragosse demain matin » déclara Anna en s'extirpant difficilement des bras de Morphée, arrachée au sommeil par mes trémoussements : le magnifique coup de soleil contracté à Trogir provoquait sur ma peau d'atroces démangeaisons.

Dans l'aube tranquille et blafarde qui déchire le voile de la nuit, laissant apparaître par intermittence les eaux bleues du Lac de Serre-Ponçon, je m'interroge :

« Dans quelle galère me suis-je encore fourré ? ».

Erreip Sebmoc

DE SMYRNE AU MONT OLYMPE

O n y va tout droit, au gré du vent d'Orient, sur la Mer Égée. Sur ces côtes où résonne encore le fracas de vagues noires, je conjure quelques dieux oubliés de m'épargner une folle odyssée par mille détours et autant de labyrinthes. Je pars, à l'aube tranquille* de cette ville où j'ai laissé une reine Amazone endormie. J'espère sentir les parfums de Grèce dès la nuit sacrée*, bien avant les contours du jour qui vient*. Je ne pars pas seul, ainsi j'ai l'espoir d'y arriver sans encombre. Je suis accompagné d'un guide. J'ai trouvé avant de partir un poète moderne et anachronique, une voix inconnue qui chante aujourd'hui avec les accents d'hier. Lorsque les sirènes m'appelleront, mes oreilles n'entendront que sa mélodie apaisante. De l'Olympe viendra donc Hermès pour me libérer de Calypso, si elle venait à me prendre, et j'échapperai alors à une si douce fureur* ; Zeus et Athéna me garderont de Poséidon et il me faudra bien, avec l'aide du poète, me protéger des enchantements de Circé.

Mon navire s'apprête sur le quai et je lis les premiers vers qui s'imposent.

*Soleil d'Égée, si forte est ta brûlure,
Qui donne à ma peau ses reflets et son goût d'olive
Je suis dans l'attente que tonne enfin le marteau d'Héphaïstos
Pour briser les chaînes du vent*

*Tu m'envoies tes nymphes me prendre la main
Et me conduire à ton eau Égéenne, Ô douceur espérée,
Qui apaise les feux de tes rayons dardés,
Submerge mes sens de ses poivres doux
Et laisse sur moi sa crème de sel et d'estragon*

*Tu me montres alors le mouvement du dauphin
Quand il conduit la danse effrénée de ces cohortes de lames brillantes
Le dauphin rit de toutes ses dents,
Et je ris avec lui, et je voudrais être lui*

*Tu vois,
J'ai pris un bain de couleurs pour que tu m'acceptes dans ton paysage*

Voilà donc un premier secret. Je relève la tête et souris à l'astre levant. Donne-moi tes couleurs et accepte-moi dans ton paysage !

Nous appareillons et mon cœur est léger. Pourtant la houle m'est étrangère ; je ne l'ai pas encore apprivoisée. Plus tard, les hauts fonds se dessinent entre les îles austères et criantes de lumière. Je suis contraint de cesser de les regarder, d'affermir ma main sur le bastingage, de contrôler les vagues de mon estomac. Je m'assieds et demande à nouveau aide au poète.

*Je vois ces lignes si parfaitement planes sur lesquelles sont posés,
Tels des petits mamelons multicolores,
Les îlots rocheux mouchetés de bulbes vert sombre*

*J'entends la terre rouge de tes collines crisser de milliers de défis
 Ceux des hommes au labeur accablé de soleil
 Et ceux des cigales qui accordent leur lyre
 Elles couvrent même le bruit du tambour marin
 Ainsi je n'entends pas l'invite des sirènes aux mamelons dorés*

*Tes eaux turquoise auréolées de profonds outremer,
 Qui sont comme l'ombre immobile de milliers de raies géantes
 À l'affût sur les hauts fonds de la côte
 Les rayons de lumière y font un damier d'écailles de tortues
 À travers les flots opalescents*

*L'écume mousse comme du lait bouillonnant
 Et déferle dans le sillage du bateau nonchalant,
 Mais sa blancheur s'engloutit bien vite
 Dans le bleu marine et insondable*

*Le soleil est passé à l'ouest, au-delà du phare
 Les quais paresseux attendent la nuit pour respirer
 Les embruns ont laissé sur ma peau des veines blanches
 Que mes doigts effritent sans les chasser vraiment
 Et mes yeux aussi pleurent du sel*

Oui mes yeux pleurent du sel maintenant, mais je suis apaisé. Le jour s'avance, aussi sûrement que la proue de mon navire et le doux sentiment de ma reconnaissance. Le malaise a quitté mon corps mais en mon âme, il laisse place à une sourde inquiétude, un grondement lointain qui se rapproche, quand Éole me ramène le souvenir de la femme aux cheveux d'ébène. Elle a changé de noms, souvent, elle s'est aussi appelée Circé et Calypso, des noms d'hier, et des noms d'aujourd'hui. Encore une fois, j'invoque mon guide, d'une main fébrile qui martyrise les pages de mon recueil. Voilà, j'ai trouvé ce qu'il me faut, et j'en lis quelques extraits à haute voix :

*Ce soir, la mer qui ne se tait jamais
 Murmure les calmes contractions de son cœur enfoui
 Au rythme mesuré d'une cadence irrégulière
 Et se soulève comme une poitrine lascive
 Dans l'intermittence d'une respiration plus profonde*

*À l'abri de cyprès indolents
 Je bois les anis mauresques
 Et embrasse avec lenteur les olives noires
 Que ma langue croque d'une peine léthargique
 Sous la tonnelle qui bruit et frémit d'aise
 Avec la brise nouvelle...*

Ah ! La cloche a sonné

*C'est l'office du soir, servez le vin clairet !
Les hibiscus se ferment, mais les bouquets de lauriers sont ouverts,
Les bougainvillées s'agitent comme des encensoirs
Pour répandre les parfums du jour finissant*

Bientôt la nuit, mais sera-t-elle enfin fraîche ?

Je bois un verre de vin et je souris de nouveau ; les odeurs de tempête se sont enfuies. Je lève les yeux de mon livre et je vois la grève, assez proche pour nous donner les dernières nouvelles des oiseaux*. Soudain mon souffle s'arrête, sur la crête de la falaise, incapable de franchir cette plage ; car au-delà, le Mont Olympe s'impose à ma respiration, que dis-je, à tout mon être, splendide, au-dessus, partout. À cet instant, je n'ai plus besoin du poète. Les vers me sont soufflés par d'invisibles muses :

*Tu m'as laissé à la grève, épuisé et reconnaissant
Au sable trop chaud qui boit mes dernières gouttes
Avant que je ne rampe vers la montagne
Et me mette en route pour l'abri de ton palais*

*Je gravis les marches de ta légende
Retrouver le fil des mythes jusqu'à ta porte silencieuse
Mon pas fait vibrer l'ombre et appelle les échos soupirants
De la douce fille d'Agénor sous l'emprise du roi des Dieux*

Enfin, je te retrouve...

Nirembe D'Atrand

LE BEL OISEAU BLANC

SAINT-LOUIS DU SENEGAL - CITE DE L'ESPACE

On y va tout droit ! » C'est ce que j'avais répondu à Aïssatou lorsqu'elle m'avait proposé de quitter l'Iguane — boîte de nuit réputée dans tout Saint-Louis pour être fréquentée par les plus belles filles du Sénégal — et de se rendre dans un lieu plus tranquille.

Je la regardais maintenant dormir tout en espérant que le chant du Muezzin ne la réveillerait pas. Les premières lueurs de l'aube tranquille* traversaient la pièce au gré des caprices du vent de l'océan qui agitait doucement les rideaux.

Je contemplais le rayon de lumière caressant par intermittence l'épaule dorée de la demoiselle tout en songeant aux étranges hasards de l'existence... Je m'étais pourtant bien juré de ne plus jamais craquer pour une femme africaine : trop de passion, trop de chaleur, trop de tout. Mais je me connaissais bien et sentais déjà le délicieux piège d'un rêve d'amour* se refermer autour de moi.

Aïssatou poussa un soupir et se tourna vers moi, elle me sourit en battant des cils. J'étais fasciné par ses yeux fendus couleur noisette dont l'iris avait des reflets dorés.

« Tu es métisse ? D'origine Signare ? »

Moi, qui connaissais bien Saint-Louis, je ne pouvais ignorer la longue tradition de métissage qui avait un temps uni les femmes Cérères aux colons le long de la côte. Mais j'avais toutefois un doute, car ces femmes-là étaient généralement catholiques, or Aïssatou portait bel et bien un prénom musulman.

Elle secoua la tête en étouffant un rire :

— Non, non, cherche un peu...

— Euh, tu es Peul ?

— Laisse tomber, tu ne trouveras pas... Je vais te raconter l'histoire d'une grande et belle sénégalaise noire comme la nuit et prénommée Marem. À la fin des années vingt, elle avait 18 ans, elle était fille de pêcheurs et travaillait dans une cantine sur la route qui permettait d'accéder à la langue de Barbarie. Un beau jour elle a remarqué trois blancs attablés, ils portaient des blousons de pilotes. L'un d'eux était plutôt bourru, le deuxième avait un visage d'enfant et passait son temps à écrire ou à dessiner sur un petit carnet, le troisième... était beau comme un dieu et la suivait du regard, comme tous les hommes de la salle. Le soir, quand la nuit fut tombée, Marem devait encore porter une bassine d'eau pour laver la cour du restaurant. Une haute silhouette aux cheveux blonds apparut à la lueur de la Lune, c'était le pilote français. La bassine était lourde, l'homme était fort et proposa son aide. Ils devinrent amants. À partir de ce jour et pendant des années, chaque fois que le pilote passait par Saint-Louis pour acheminer le courrier des blancs, il venait voir Marem et chaque fois, ils s'aimaient. »

Je m'étonnai : « Tiens, tiens, on en apprend des choses sur les pilotes de l'aéropostale, je me demande si ce n'était pas... »

— Laisse-moi te raconter la suite... Une nuit, alors que le bel homme dormait aux côtés de Marem, celle-ci fit un songe, elle rêva d'un grand oiseau blanc qui volait dans le ciel et qui tout d'un coup se mit à saigner. La flèche d'un chasseur l'avait transpercé et l'oiseau, blessé à mort, tomba comme une pierre. Un peu avant l'aube, quand le pilote s'apprêta à partir après avoir chaussé ses bottes et mis son blouson, elle le supplia de ne pas y aller. Il lui répondit que c'était hors de question, que son ami « Saint-Ex » allait passer le prendre en jeep dans une minute pour le conduire à Dakar et que de là il devait faire décoller un hydravion, pour traverser l'Atlantique. Les larmes de Marem ne parvinrent pas à le retenir et il tourna les talons pour la dernière fois...

— J'imagine que nous étions le 7 décembre 1936, jour de la disparition de Mermoz ? »

Aïssatou hocha la tête : « Dans les semaines qui suivirent, le ventre de Marem s'arrondit et, neuf mois plus tard elle eut une fille, métisse, qui avait hérité des yeux clairs de son père. Ce bébé, c'était

ma grand-mère, c'est elle qui m'a raconté cette histoire. Le papa, mon arrière-grand-père, c'était Jean Mermoz. »

Après un long silence, je repris la parole : « Cela explique sans doute pourquoi Mermoz, qui avait un succès fou auprès des femmes, ne s'était jamais marié... Tu sais, je vais à Toulouse dans quelques jours. Tu en as déjà entendu parler ?

— Bien-sûr, c'est de là que venaient les pilotes. » Aïssatou détacha le petit collier de Koris qu'elle portait autour du cou et le mit dans ma main :

- Est-ce que tu pourras faire quelque chose pour moi ?

Le climat de la plaine de Montaudran accusait bien 20 degrés de moins que celui de Saint-Louis, la brume humide glaçait mes os et la rumeur des voitures sur l'autoroute n'avait rien à voir avec celle des vagues de l'océan.

Je m'accroupis au bord du tarmac et creusai un petit trou dans la terre froide. J'enterrai le collier de coquillages au bord de la piste d'où s'était élancé Mermoz pour rejoindre sa bien-aimée, pour la dernière fois soixante-douze ans plus tôt. Je tassai le sol du plat de la main, eus une pensée pour Aïssatou et me redressai pour faire quelques pas les mains enfoncées au fond des poches de son manteau. J'étais songeur... Qu'allait-il advenir de ce terrain aujourd'hui abandonné ? Livré en proie aux promoteurs ? Transformé en musée poussiéreux ou pire : en parc à thème pour écoliers, comme la Cité de l'Espace située à quelques centaines de mètres de là... Ce qui était sûr en tout cas, c'est qu'on n'y verrait plus jamais s'envoler de grands oiseaux blancs.

Je m'éloignai vers ma voiture en pensant très fort : « Surtout ne te retourne pas* ».

Enrique Ammulette

 LES AUTEURS - CONTRIBUTEURS

Pola Crema est graphiste indépendante
 Galage est responsable communication de l'Assedic Midi-Pyrénées
 Siborouge est responsable communication de l'Urssaf Midi-Pyrénées
 Joimarb est responsable de la politique éditoriale au CNES
 Alan Jiquoi est coordinatrice du Club de la Communication
 MT est officier communication information à l'Armée de terre – 1er régiment parachutiste
 Cigie Reffoule est jeune auteure aux Editions du Corbeau
 Fred Mouc'd est co-directeur des Editions du Corbeau
 Lisa Basal est conseil en communication, Le Petit atelier des mots
 Paola d'Entaral est amie de la présidente honoraire
 Fanfan Rumète est consultante en communication scientifique et technologique
 Ella Girar est consultante en communication d'entreprise, autre voie
 Mondinique Rano est consultante en agence de communication,

Jeanbern Seraze réunit une présidente honoraire du club de la communication et le manager de Johnson Controls
 Ginn-Cœurs est responsable de la communication interne chez CLS
 Fraisa Duvry réunit la responsable multimédia de Véolia Environnement, une responsable de projets éditoriaux et journaliste d'entreprise, FCV Communication, et une jeune fille de onze ans !
 Ovipare est graphiste indépendante
 Bob Jauneplain est directeur des Editions Milan
 Saadi-Medh Kounoua est maître des lieux au Dar Diaf, où démarre toute l'aventure de Roger
 Uane Phlippi est directeur de Taxiway
 Bernie Henard Maynadou est co-directeur des Editions du Corbeau
 Erreip Sebmoc est directeur d'agence de communication, Ligne Sud, et de Ramdam
 Enrique Ammulette dirige une agence de communication, ArtMony
 Nirembe d'Artrand est auteur et musicien

SAUREZ-VOUS RETROUVER LEURS IDENTITES REELLES ?

Josy Aquilina
 Dominique Arnaud
 Bernard Azé
 Jean-Paul Bobin
 Sandrine Bourgeois
 Paule Brocard
 Joelle Brami
 Pierre Combes
 Françoise Couvry Ventelon
 Joëlle Crampe
 Bertrand Damien
 Isabelle Duchamp
 Louna Duchamp
 Frédéric Ducom

Félicie Fougère
 Marielle Garrigues
 Isabelle Gervais
 Corinne Guiose
 Pierre Lafage
 Mamhed
 Anne Mauffret
 Bernard-Henri Maynadou
 Philippe Nau
 Violette Pardillos
 Emmanuel Queritet
 Jannick Ser
 Magalie Taupin

ANNEXES

LES CONSIGNES D'ÉCRITURE À RESPECTER

- 1 – Choisir un point de départ et un point d'arrivée : Les étapes du voyage de Roger Mann;
 - 2 – Démarrer le chapitre par On y va tout droit (titre d'un ouvrage de Pascal Dessaint) ;
 - 3 – Respecter les traits du héros, Roger Mann, en se référant aux éléments d'identité ci-dessous et en prenant connaissance des chapitres déjà publiés sur ce blog.
Une précision : Roger est l'auteur du carnet de voyage, il écrit donc à la première personne.
 - 4 – Truffer le texte d'au moins trois titres de roman*, parmi la liste ci-dessous ;
 - 5 - Introduire dans le chapitre la base-line ou le slogan de votre entreprise* (à défaut, celui de l'entreprise de votre choix) ;
 - 6 – Le volume du chapitre est limité à 3 000 signes maximum - espaces compris (soit 2 feuillets en termes journalistiques) ;
 - 7 – Signer d'un pseudonyme en faisant l'anagramme de vos nom et prénom.
- *merci de signaler ces citations d'un astérisque*

ROGER MANN

42 ans - né à Toulouse, le 11 juin 1965 - 1,89 m –

yeux verts, brun mais tient de son père (roux) une sensibilité marquée au soleil

Ses parents

- Irma Ginère, 68 ans, née à Cuq-Toulza, dans le Tarn

- Rémi Mann, 77 ans, né à Jersey, île britannique au large du Cotentin

Sa fille

- Garance Mann, 20 ans

CHOISISSEZ PARMIS CES TITRES :

<i>A quoi rêvent les loups</i>	<i>Le silence des passions</i>	<i>L'allumeur de rêves berbères</i>
<i>Les agneaux du seigneur</i>	<i>Les dollars des sables</i>	<i>Eloge des voyages insensés</i>
<i>Les hirondelles de Kaboul</i>	<i>Puisque rien ne dure</i>	<i>L'amour est très surestimé</i>
<i>Bic et autres shorts</i>	<i>Rêve d'amour</i>	<i>Une si douce fureur</i>
<i>Les quinze mille pas</i>	<i>La vie heureuse</i>	<i>Quelle est la nuit parmi les nuits</i>
<i>Toilette de chat</i>	<i>Dernières nouvelles des oiseaux</i>	<i>Confidence pour confiance</i>
<i>L'angoisse du tigre</i>	<i>L'intérieur de la nuit</i>	<i>Un homme sans larmes</i>
<i>Dis-moi le paradis</i>	<i>Contours du jour qui vient</i>	<i>Le bruit des trousseaux</i>
<i>Mourir n'est peut-être pas la pire des choses</i>	<i>Tels des astres éteints</i>	<i>Et me voici vivant</i>
<i>Du bruit sous le silence</i>	<i>Surtout ne te retourne pas</i>	<i>Notre seconde vie</i>
<i>Le ciel, les étoiles, le monde sauvage</i>	<i>Sous le jasmin la nuit</i>	<i>La stratégie des antilopes</i>
<i>La nuit sacrée</i>	<i>Au commencement était la mer</i>	<i>Alabama song</i>
<i>Aube tranquille</i>	<i>En un si parfait jardin</i>	<i>Champ secret</i>
	<i>Il neigeait</i>	<i>Garçon manqué</i>
	<i>Eden</i>	

LES ETAPES DU SURPRENANT VOYAGE DE ROGER MANN



Toulouse, Dar Diaf, rue
Maletache
Alger, Algérie
Alep, Syrie
Alexandrie, Egypte
Athènes, Grèce
Banyuls-sur-Mer, France
Barcelone, Espagne
Belberaud, France
Beyrouth, Liban
Binibeca, Minorque, Ba-
léares
Buçaco, Portugal
Carcassonne
Dubrovnik, Croatie
Gibraltar, Espagne
Hencha, Tunisie

Le Mont Olympe, Grèce
Lisbonne, Portugal
Naples, Italie
Oran, Algérie
Paris, France
Rome, Italie
Saint-Louis, Sénégal
Saragosse, Espagne
Sausalito, Californie, Etats
Unis d'Amérique
Sidi Bou Saïd, Tunisie
Smyrne [Izmir], Turquie
Syracuse, Sicile, Italie
Tanger, Maroc
Toulouse, Cinémathèque
Toulouse, Cité de l'Espace

Toulouse, librairie Ombres
Blanches
Toulouse, palais de justice
Toulouse, Place du Capitole
Toulouse, Station Minimes
Claude Nougaro, quai direc-
tion Ramonville
Toulouse, Médiathèque
municipale
Toulouse, Musée des Abat-
toirs
Toulouse, Muséum
d'histoire naturelle
Tripoli, Libye
Venise, Italie
Zanzibar, Tanzanie

Voir la carte sur Google Map

[LE BLOG 'LECLUBFAITSONMARATHON.WORDPRESS.COM'](http://LECLUBFAITSONMARATHON.WORDPRESS.COM)



De quoi s'agit-il ?

Merci à tous les auteurs (25 au total !), à Julien Sabatié Ancora, au public...

Le rendez-vous avec Roger Mann, au Marathon des mots, a été un succès.

Bravo à tous !

Toutes les photos de la lecture



Ah ! que je vois du pays !

Lisbonne, Le Caire, Alger, Cuq-Toulza, San Francisco, Meetic...
Les adhérents du Club de la communication qui ont pris la plume m'ont fait voir du pays sur les routes des suds.

Venez écouter mon aventure au Marathon des mots :

📅 **jeudi 12 juin, à 19h30**
à l'Espace Hébraïca,
2 place Riquet, à Toulouse

Je vous promets une lecture pleine de rebondissements et d'émotions.



Je serai pour la circonstance incarné par Julien Sabatié Ancora, comédien toulousain, qui se produit actuellement dans une comédie aux 3T et qui interprétait, l'été dernier, François 1er dans "L'or des Toulousains, échec au roi".

Je compte sur vous le 12 juin ! Cette lecture est gratuite.

JE VEUX UNE SALLE PLEINE A CRAQUER !

Votre dévoué romancier imaginaire,
Roger Mann

Lire Le carnet de voyage **"Roger Mann sur les routes des suds"**

Qui est Roger Mann ?

Du 20 mars au 25 mai 2008, le Club de la Communication a fait son Marathon des mots en proposant à ses adhérents l'écriture d'un ouvrage collectif.



LES DERNIÈRES ÉTAPES DE ROGER

De Smyrne au Mont Olympe
Sur l'écran noir...
Le parfum du datura
Trajectoire numéro 536h
Transmissions
A Lisbonne
Le Caire - La Cinémathèque, via
Alexandrie et Assouan
Alger - Dar Diaf

LES ÉTAPES DU VOYAGE DE ROGER

Visualiser et lire le périple de Roger Mann sur la carte du monde

LES OUTILS DE L'ÉCRIVAIN

Le conjugeur
Le Routard
Les étapes du voyage de Roger Mann
Lexilogos, mots et merveilles d'ici et d'ailleurs
Lonely Planet
Médiadico
Trésor de la langue française
Vous cherchez un slogan pour votre chapitre?

XX LIENS XX

Club de la communication Toulouse
Midi-Pyrénées
Le Marathon des mots

LES AUTEURS

Marielle
→ Tanger - Gibraltar

isagervais
→ Puis-je te quitter?

Isa.D
→ D'Izmir au Caire en passant par Alexandrie

francoisecv
→ D'Izmir au Caire en passant par Alexandrie

jannickser
→ Le messageur d'Alcatraz

bernardaze
→ Le messageur d'Alcatraz

magalietaupin
→ Roger Mann sur les traces de son amour perdu

joellecrampe
→ Aller-simple sans retenue

pierrelafage
→ Les liens du sang

RENDEZ-VOUS POUR UNE EDITION 2009... ?